

Petite contribution impressionniste

Luc Perrin (1979)

Si les souvenirs ne manquent pas, la plupart ressortissent de la vie à la résidence et hors résidence, avec les copains de section et pour moi souvent hors section, m'étant trouvé beaucoup plus avec les biologistes et quelques mathématiciens "fous" de la "thurne syndicale" et de la cellule PCF, dont je ne faisais aucunement partie mais qui avait quelques-unes des personnalités les plus excentriques de l'École et assez sociables. L'un dont le nom m'échappe était si absorbé par son militantisme que ses camarades l'avaient poussé à renoncer à sa fonction au SNES de peur qu'il échoue à l'agrégation. Il errait fréquemment tard le soir, revêtu d'un manteau de cuir noir à la Béria, mais c'était quelqu'un de fraternel, très dévoué. Je crois qu'il avait opté pour faire sa coopération à Moscou au temps de Brejnev, une ascèse. Certains enviaient les philosophes, les littéraires en général, les artistes : ce mélange des disciplines était un des intérêts de la cohabitation à Pozzo. Je mets à part les physiciens-chimistes qu'un mur de Berlin mental séparait des autres, leur trinité était *Arbeit-Arbeit-Arbeit*.

La mémoire d'un provincial découvrant Paris, sans ambition spéciale, est sûrement très différente de celle des "Parisiens" au sens large : me reste en tête la vue sur Paris depuis la voie ferrée - train bleu à la sonnerie chevrotante rejoignant Saint-Lazare - jusqu'à La Défense où on prenait le RER pour Châtelet ; elle était alors assez dégagée.

Issu de modestes classes moyennes d'un Jura bien provincial, mes années de cloutier ont été vécues comme un temps d'insouciance, en dehors du gros stress de l'agrég et auparavant du mémoire de maîtrise. Lors de mon service militaire, où le brassage était grand entre "intellos" et cuistots-serveurs-chauffeurs (École Militaire de Paris), j'ai pris conscience que "Cloud" avait été "la fête" pour des élèves-professeurs dotés d'un traitement de stagiaire. Le loyer était faible, le réfectoire peu coûteux, le budget pour un élève sans fortune ni appui familial proche était large, ce qui permettait de sortir souvent. Un camarade de l'armée avait été étudiant à Nanterre et me disait qu'aller à Paris, c'était rare pour lui.

Les relations avec les caïmans étaient très superficielles à cette époque, en dehors de l'intense année de préparation à l'agrég (1981-1982). Mais même dans ce cadre, il y avait des intervenants extérieurs comme André Thépot, histoire économique assez bien faite (je me souviens de la saga Singer) et surtout Nicole Lemaitre, très marquante, dont j'ai gardé les TD jusqu'à ce jour en relique et que j'ai retrouvée bien plus tard. N'étant pas médiéviste, je n'étais point bigétien. Hervé était l'organisateur, l'homme du *Gosplan* de la préparation, qui aurait pu figurer dans un documentaire sur la RDA, sage et posé. Thébert est un nom qui revient des profondeurs mais était-ce l'antiquiste qui nous parlait de la royauté romaine, de son rapport aux Étrusques ? L'un d'eux, comme je voulais faire une recherche en maîtrise en histoire

religieuse contemporaine m'avait adressé à Étienne Fouilloux, ancien cloutier, qui m'a lui-même adressé à Jean-Marie Mayeur, devenu par la suite mon directeur de thèse. Très indirectement, ma carrière dans cette thématique est un petit peu due à ce caïman dont, ingrate, ma mémoire n'a pas gardé le nom.

La politique était présente à double titre : c'était le temps de l'Union de la Gauche, de « Simone, fais les valises, on rentre à Paris ! », et les élèves communistes - très originaux je l'ai souligné - avaient, pour moi au moins et mon cothurne et mes amis de biologie, plus d'*aura* que les ternes socialistes. Séduit par le maire de La Rochelle, Michel Crépeau, et par facétie j'avais adhéré au MRG - Mouvement des radicaux de gauche. Bien que calotin notoire, je m'efforçais de représenter dignement lors des débats à l'École le petit poucet politique bien oublié de nos jours. Je n'ai pas été suivi par d'autres "crépinistes". Assez vite à partir de 1980, la question de l'ENS de Lyon était posée et nous y étions opposés. Je me souviens de la remarque d'un "camarade", au sens propre et au sens d'ami, que les interlocuteurs au Ministère étaient les mêmes entre Giscard et Mitterrand.

Le "groupe chrétien" était un ectoplasme diaphane à l'image de son aumônier (le Père Werquin sous réserve) à qui s'appliquait le mot de Sir Winston sur Attlee. Quelques soirées "crêpes et prière" avec guitare m'avaient vite dissuadé : on sait ce que le Christ dit à propos des tièdes. Anecdote significative : le bon Père se félicitait que les affiches de l'aumônerie, autrefois vite arrachées, vieillissaient désormais dans l'indifférence générale. L'antycléricisme n'était donc plus ce qu'il avait dû être.

Il y eut, de mémoire, deux décès pendant ma scolarité, coupée du service militaire 1982-1983 sous « Hernucléaire », et flanquée d'une cinquième année (1983-1984) mais je logeais à Saint-Cloud chez une vieille dame charmante, aristocrate désargentée. Un Breton dont la thurne était décorée du drapeau, et un autre garçon dont on a dit qu'à la suite d'un chagrin sentimental, il se serait jeté sous une rame de métro.



Luc Perrin

Né en 1958, agrégé d'histoire en 1982, j'ai enseigné en lycée de 1986 à 1990 et en 1993-1994. J'ai soutenu une thèse de doctorat d'histoire en 1994 à Paris IV sous la direction de Jean-Marie Mayeur, *Paris à l'heure de Vatican II* (éditions de l'Atelier, 1997). Recruté comme maître de conférences d'histoire de l'Église moderne et contemporaine en 1994, à la Faculté de Théologie catholique de l'actuelle université de Strasbourg (à l'époque Université des Sciences humaines de Strasbourg), j'y enseigne toujours. L'histoire religieuse contemporaine, plus particulièrement celle du catholicisme après la Seconde Guerre mondiale, a été mon domaine de recherche.